

## Témoignages

Janick Beaulieu, Léo Bonneville, Maurice Elia, Martin Girard, Johanne Larue,  
Richard Martineau, Jean-François Chicoine and Patrick Schupp

Number 153-154, September 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50280ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Beaulieu, J., Bonneville, L., Elia, M., Girard, M., Larue, J., Martineau, R.,  
Chicoine, J.-F. & Schupp, P. (1991). Témoignages. *Séquences*, (153-154), 4–9.

# ROBERT-CLAUDE BÉRUBÉ

Les membres du comité de rédaction gardent un souvenir inaltérable de la présence de Robert-Claude Bérubé au milieu d'eux. C'est pourquoi chacun a voulu apporter son témoignage, en évoquant un aspect particulier de notre confrère. Se joignent au comité, trois anciens membres toujours fidèles à **Séquences**. Cette gerbe de fraîches pensées traduit la grande estime que chacun lui vouait. Nous joignons une lettre reçue de l'Association québécoise des critiques de cinéma, le surlendemain de sa mort.

## UN HOMME SERVIABLE

J'appartiens à cette race qui n'arrive pas à modérer ses transports en commun. Je pratique le *pedibus cum jambis* entre métros et autobus.

Ce soir-là, c'était le premier jour du mois de juin. Je sortais d'une réunion du comité de rédaction de *Séquences*.

Ce soir-là, c'était un samedi de compétition pyrotechnique. Cette démonstration spectaculaire a le don de paralyser la circulation d'une partie de la ville de Montréal. Me faudra-t-il deux bonnes heures pour réintégrer mon logis? Cela m'était déjà arrivé dans une situation similaire.

J'en étais là de mes réflexions, quand une automobile me héla. C'était Robert-Claude qui s'offrait à me conduire jusqu'à ma demeure. Il faut savoir que ma demeure est très éloignée de la sienne. Intérieurement, je bénissais le ciel de m'envoyer un ange très incarné. Pendant le trajet, de quoi avons-nous parlé? Des travers des autres? Pas du tout. Nous avons parlé de cinéma. Ce fut ma dernière rencontre avec lui.

Plusieurs jours ont passé, mais je me souviendrai longtemps de ce beau geste de Robert-Claude. Je me rappellerai chaque minute de cette fin de soirée de juin passée en si chaleureuse compagnie.

**Janick Beaulieu**

## LE MAÎTRE DE LA MISE EN PAGES

La mise en pages d'une revue ressemble — mutadis mutandis — au montage d'un film. Il faut d'abord posséder tout le matériel. Quels sont donc les éléments

nécessaires? Tout d'abord les textes revenus de l'imprimerie après corrections, textes découpés en colonnes. Puis connaître les espaces réservés aux annonces. Il faut dire qu'à *Séquences* nous travaillons encore d'une manière artisanale.

Préalablement, il a fallu ramasser les photos pour illustrer les textes. C'était le travail de Robert-Claude Bérubé. Il les trouvait dans la photothèque de *Séquences*, mais aussi chez les distributeurs et souvent dans des revues dont il se souvenait de la présence de telle photo. Cette cueillette exigeait des recherches de plusieurs heures. Mais il était fier de sa quête.

Le jour venu, nous étions assis chez moi, à une grande table, l'un en face de l'autre. Robert-Claude disposait les textes suivant l'ordre à suivre dans la revue, car il avait déjà prévu la mise en pages dans sa tête. Il savait que tel article serait placé à tel endroit et de telle façon. De plus, il savait quelles photos couleur devaient aller dans telle section. La couleur était sa grande préoccupation. Il aurait voulu que toute la revue fût en couleur. Je devais le modérer, car l'impression en couleur coûte très cher. L'argent ne le préoccupait pas. Ce qu'il voyait, c'était une revue attrayante et bien colorée. Je devais donc intervenir. Pour lui, un numéro n'était jamais assez imagé et en couleur. Il était déçu quand il n'avait pas trouvé une photo pour illustrer une critique. Bref, nous nous mettions au travail. Je collais les articles et Robert-Claude mesurait la grandeur à donner à chaque photo, selon l'espace disponible. Il fallait qu'à l'imprimerie on sût les réductions ou les agrandissements à opérer. Robert-Claude me présentait les photos qu'il avait glanées pour accompagner telle critique. Généralement, il en avait recueilli trois ou quatre. Il les étalait devant moi, me demandant celle que je préférais. Après examen, j'arrêtais mon choix sur telle photo. Immanquablement, il en retenait une autre. Il prenait plaisir à me contrer. Je

lui demandais alors: «Pourquoi apporter quatre photos quand votre choix est déjà fait.» Il répliquait: «C'est vous — nous ne nous tutoyions pas — le directeur.» La belle affaire! Il arrivait parfois que des photos manquaient. Il les notait et se chargeait de les trouver. Et nous continuions ainsi, prenant un moment pour le repas que nous faisons venir. Il arrivait que nous avions des textes de trop. Il insistait pour les publier quand même. Je protestais en lui rappelant le coût d'une page à l'impression. Il se rendait à mon observation. Il est arrivé que nous ayons oublié un passage d'un texte ou une photo à placer. Alors il fallait reprendre toute une partie de la mise en pages. Décoller et recoller! Ce qui importait, c'était de réaliser le plus beau numéro de *Séquences*. Ce travail se poursuivait tard le soir et se continuait le lendemain. Le temps ne comptait pas pour lui. Toutefois, il était un peu peiné, quand il lui fallait manquer la projection d'un film auquel il tenait, pour se livrer au travail de la mise en pages. Par ailleurs, il était content, quand il voyait le résultat, tout en regrettant les rares erreurs qui s'y glissaient, malgré son oeil vigilant.

Maintenant qu'il n'est plus, il faudra continuer sans lui, en assurant la qualité de la mise en pages. L'équipe gardera l'exemple de Robert-Claude Bérubé pour se stimuler.

**Léo Bonneville**

## UNE ENCYCLOPÉDIE VIVANTE

Il faisait un peu froid ce soir-là. Comme presque tous les soirs à Cannes, cette année. Léo Bonneville nous avait invités à dîner, Robert-Claude et moi. C'était la première fois que nous étions tous les trois à Cannes en même temps. Aucun de nous ne savait que ça allait être la dernière.

Très vite après l'apéritif, — au cours duquel il releva avec minutie tous les détails (scènes, séquences complètes, extraits de dialogues, prises de vue particulières) qui faisaient de *Thelma & Louise*, selon lui, l'un des meilleurs films de l'année — Robert-Claude (ou R.C.B., comme nous avons l'habitude de l'appeler de

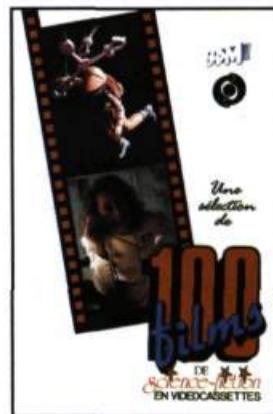
temps en temps) se plaignait que cette soirée de bouffe lui faisait manquer deux films qu'il avait décidé d'aller voir et qu'il devait maintenant essayer de rattraper le lendemain.

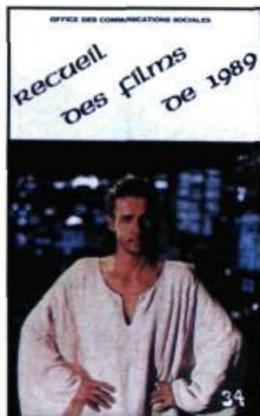
À l'issue du repas, rehaussé d'une bonne bouteille et d'une multitude de devinettes destinées à tester nos connaissances cinématographiques, nous avons emprunté la rue d'Auteuil en silence. R.C.B. ruminait: comment allait-il faire pour visionner les deux films qu'il avait manqués? Je lui fis quelques suggestions, programmes et *Films français* à l'appui. Léo lui fit même remarquer que ce n'était pas la fin du monde. Le silence se fit encore plus profond. Tout simplement parce que nous nous étions rendus compte, Léo et moi, que R.C.B. nous avait soudain quittés pour rentrer chez lui, après un vague salut de la main. Soudain, le froid de la nuit cannoise se fit sentir encore plus: il était minuit passé.

Aujourd'hui, avec le départ de Robert-Claude, le froid est revenu pour de bon. Et avec lui, un vide énorme.

Tout le monde sait combien il savait pratiquement tout dans le domaine du cinéma et comment on pouvait compter sur lui pour obtenir le détail sans lequel pouvaient naître des jours d'obsession ou

Robert-Claude Bérubé, le 5 septembre 1990, au lancement de deux de ses livres, à la Boîte noire, à Montréal





des nuits d'insomnie. Une semaine ne passait pas sans que je fisse appel à lui pour vérifier un renseignement sur un metteur en scène ou un détail de générique. On ne pouvait jamais s'empêcher de penser qu'on avait une chance inouïe d'avoir, à portée de la main, une encyclopédie vivante autant qu'un ami qui n'hésitait jamais, de son côté, à vous signaler que, lors de l'établissement de telle filmographie, il ne fallait pas oublier d'inclure tel film obscur tourné en catimini et qui ne figurait dans aucune filmographie connue.

Ses plaisanteries (pas nécessairement cinématographiques) sont passées à la légende. Les membres du comité de rédaction de *Séquences* ne sont pas près d'oublier certaines histoires comiques que lui seul pouvait se permettre de raconter. Des vertes et des pas mûres. Il était le premier à en rire et son rire ne disparaissait que lorsqu'il se sentait obligé d'expliquer une anecdote qu'il venait de raconter. L'horrible torture! Mais il s'y soumettait de bonne grâce, parce qu'il fallait tout de même que tout le monde comprenne.

Qu'on ne se méprenne cependant pas: les oublis de Robert-Claude étaient fréquents (un article en retard, des papiers égarés dans un tiroir, une liste de films préparée et oubliée sur une étagère), mais alors qu'on n'hésitait pas à lancer un regard plein de reproche à un autre commettant la même faute, à lui on pardonnait tout à l'unanimité.

Il pouvait tout se permettre donc, même de se plaindre des autres, sans mâcher ses mots (et à haute voix, s'il vous plaît), d'avouer un faible pour une certaine actrice qui monte ou de s'exprimer dans une langue châtiée, balayant tous les clichés sur son passage et toutes les civilités du revers de la main.

Robert-Claude avait une qualité à laquelle nous aspirons tous: il était libre. Libre comme l'air. Il faisait tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il aimait. C'est sans doute cela qui le rendait si courtois, si affable, si chaleureux avec tout le monde.

**Maurice Elia**

## NOTRE COMPLICE

Pour nous, il sera toujours Monsieur B. Ce surnom manifestait d'une part le respect que nous lui devons et, d'autre part, la complicité qui nous liait à lui. Longtemps avant de le connaître, nous avons parcouru ses notules critiques, publiées dans les «télé-presses», sans deviner qu'elles étaient l'oeuvre d'un seul homme. Il faut croire que la tâche nous paraissait impossible. C'est toute une armée d'esprits critiques que l'on voyait à l'origine de ces cotes au savoir omniscient! Bien sûr, cela ne nous a pas empêché de boudier parfois leur jugement. Étant jeunes, nous savions, comme tout le monde, qu'il fallait éviter les films cotés 1 (chef-d'oeuvre) ou 2 (remarquable), synonymes d'ennui! Mais au fil du temps, ces notules sont devenues pour nous une introduction à l'analyse filmique.

Des années plus tard, nous avons rencontré «celui qui voyait tous les films». Un seul homme, l'autorité! Celui à qui le Québec tout entier s'en remet encore pour savoir si le film de ce soir à la télé est bon, moyen ou médiocre. Malgré son immense influence, l'homme est demeuré modeste, voire timide. Il a pratiqué une croisade tranquille pour la promotion d'un cinéma de qualité. Il jugeait les films sans laisser parler ses caprices personnels, essayant toujours d'atteindre l'impossible objectivité. Il respectait les artistes à l'oeuvre, même lorsqu'il devait signaler leurs échecs. Rigoureux et raisonnable, Monsieur B. a accompli sa mission avec élégance et sensibilité.

Un jour, il nous a fait suffisamment confiance pour nous confier l'analyse de certains films... sans pour autant se dégager de l'obligation de les visionner lui-même. Il fallait, bien sûr, que les collaborateurs respectent l'esprit des fiches de *Films à l'Écran*. Dès le début, nous avons eu l'entière liberté d'écrire ce que nous voulions, à condition de montrer la même rigueur et la même justesse que notre directeur.

Lorsque nous avons appris son départ, après le choc initial, nous nous sommes dit: «Mon Dieu, il va rater tous les films de l'été!» Et ceux de l'automne, et ceux de l'année prochaine et des suivantes. Nous nous consolons en nous disant que Monsieur B. a

vu plus de films que nous pourrions en voir en deux vies. Pourtant, des longs métrages, nous en avons vu beaucoup avec lui. Le rituel avait ses codes. Il s'asseyait derrière nous, passait parfois un ou deux commentaires durant la projection, pour nous faire sourire, puis nous forçait gentiment à rester assis durant le générique final. Ensuite, nous allions le rejoindre et nous discussions de la cote à donner, un préambule à nos débats sur le cinéma. Pour le taquiner, il nous arrivait de clore avec une vieille requête: «Alors, Monsieur B., la cote «1» pour *Rear Window* c'est pour quand?» Nous attendons toujours la réponse.

**Martin Girard et Johanne Larue**

## LE CHANTRE DE L'ÉMERVEILLEMENT

Lorsque je pense à Robert-Claude Bérubé, je ne le vois ni au cinéma, ni à son bureau de l'Office des communications sociales, mais assis à une table bien garnie, en train de rigoler avec ses confrères. Car outre le cinéma, auquel il a consacré toute sa vie, cet homme chaleureux avait deux passions: la bouffe (qu'il consommait malheureusement sans se soucier de sa santé) et les plaisanteries. Timide, discret, il ne brisait son silence qu'à de rares occasions, pour nous raconter une anecdote savoureuse sur John Ford ou nous faire part du dernier gag de Michel Blanc. Il fallait le voir, baissant ses lunettes, regardant son interlocuteur par-dessus ses verres et épiait sa réaction en souriant dans sa barbe! On aurait dit un gamin de treize ans qui venait d'allumer un pétard.

Contrairement à nombre de ses confrères ou de ses consoeurs journalistes qui sont devenus cyniques et blasés avec le temps (ou qui ont tout simplement abandonné le cinéma), M. Bérubé était encore capable d'émerveillement. Il avait beau avoir vu des dizaines de milliers de films, il gardait toujours l'esprit ouvert. D'ailleurs, je ne crois pas me tromper en disant que les critiques qui ne voient les films qu'au travers leurs partis pris théoriques et idéologiques l'amusaient beaucoup. Il ne comprenait pas comment on pouvait à se

point limiter la portée et l'impact d'un film, et il se régalaient des analyses psychanalytico-sémiotiques publiées dans les revues d'ici et d'ailleurs.

Je me souviendrai longtemps de nos réunions. Assis devant une assiette de pâté (et de pain, et de gâteau...), M. Bérubé terminait toujours la soirée de la même façon: en sortant un petit papier de sa poche et nous annonçant le titre des films qui allaient prendre l'affiche dans les semaines suivantes. Deux fois sur trois, il agrémentait sa liste d'anecdotes savoureuses glanées ici et là au fil de ses nombreuses lectures: *American Film*, *Nouvel Observateur*, *New York Times*... Dans ces moments-là, il était heureux comme un collégien qui profite de la récréation pour montrer à ses amis sa collection de cartes de baseball. Il savait que nous l'écoutions avec attention et il en profitait, prenant un malin plaisir à faire durer le suspense («Et le nouveau Scorsese, il sort quand, il sort quand?») et à nous tenir en haleine.

Comme le plus grand des réalisateurs...

**Richard Martineau**

## LE SEIGNEUR DES ÉTOILES

C'était l'époque où j'étais encore un bien jeune étudiant en médecine. Je digérais à peine, et tout juste, la physique, les logarithmes et toutes les sciences épurées du cégep, que je me gavais déjà de nouvelles sciences exactes, d'anatomie, d'histologie et de pathologie. J'avais troqué le «ique» pour l'«ogie». J'avais la panse bien pleine d'objectivité scientifique.

C'était l'époque où je n'avais pas encore écouté un malade, touché à un malade, bref, l'époque où je ne n'avais que très peu tâté le vivant qui grouille et qui rêve. Je cherchais désespérément une certaine liberté de pensée, de quoi laisser libre cours à la pellicule de mon imagination, à mes pulsions les moins mathématiques, à mon vécu, comme dirait l'autre à «l'écoute de son corps».

Pour satisfaire ma quête créatrice, je choisirais donc le cinéma que j'adore, plus précisément la critique de cinéma et l'équipe de rédaction de la revue *Séquences* où je rencontrerais Robert-Claude Bérubé, à son grand désespoir.

Robert-Claude ne partageait pas mon penchant subversif pour la subjectivité du septième art; il croyait à l'objectivité critique, dans une certaine mesure, mais surtout pas à ma démesure. Il était l'homme des 1-2-3-4-5-6-7, des étoiles et des demi-étoiles de toute une constellation de télé-horaires. Plus entêté que Léo Bonneville, ce qui n'est pas peu dire, il était l'homme du menu détail, de la pierre angulaire, des petites fiches, l'homme du morceau de puzzle manquant, un homme du compact qui prenait singulièrement beaucoup de place.

À ma grande tristesse, il n'avait jamais pressenti le critique en moi; cependant, il me respectait grandement pour un point sur lequel il m'interrogeait toujours: ma médecine. Dans l'art comme dans la science, Robert-Claude était sans doute à la recherche d'une certaine précision indiscutable, d'une objectivité universelle. D'ailleurs, sa mémoire unique, cliniquement proverbiale, était bourrée de points de repères clairs comme de l'eau bénite. Ironiquement, ces points de références chers à notre conscience collective sont disparus avec lui, comme si la science des hommes était encore trop molle et trop subjective pour réussir à stocker l'esprit rationnel de ceux qui meurent.

Robert-Claude est disparu subitement, d'autres diront «sans état de mort annoncée». Il avait bien quelques malaises vagues et quelques signes de fatigue, mais il a réussi à tromper tout le monde et peut-être à se tromper lui-même, à cause de sa santé justement, une santé qui échappe souvent à tant d'autres: sa santé mentale. Pour Robert-Claude Bérubé, le cinéma n'était ni un équilibre forcé, ni un exercice prescrit, ni même une thérapie contre le stress, c'était une manière de vivre sa vie, tout simplement heureux et un peu gras. Je crois bien que Robert-Claude aurait aimé que je dise de lui qu'il est mort sans tomber malade.

Pour lui faire plaisir et certainement pour

le rendre très très jaloux, je verrai maintenant des films qu'il n'aura pas visionnés. Mais pour le soulager et le venger un peu, j'ajouterais finalement ceci:

Robert-Claude, toi et toute ta science, vous serez dorénavant remplacés par un comité; que veux-tu, c'est ça maintenant, notre triste médecine.

**Jean-François Chicoine**

## L'EXIGENCE IMPASSIBLE

Un soir d'octobre 1963, alors que j'étais jeune journaliste-chroniqueur, section cinéma du journal étudiant *La Cruce*, je reçois un coup de téléphone d'un monsieur qui travaillait, me dit-il, à la même chronique, mais pour le journal destiné aux étudiants plus âgés. «Mon texte (sur *l'Électre* de Michael Cacoyannis) était bien, mais, ajouta-t-il, il y avait une petite erreur de date qui...» Et c'est ainsi que je fis connaissance de Robert-Claude, sous le signe de l'exigence, déjà impassible. Quelques mois plus tard, j'étais chargé par le comité de rédaction de *Séquences* de rédiger des «Gros Plans» sur des vedettes alors en vogue: John Wayne, Rita Hayworth... Je retrouvai l'encyclopédie Robert-Claude et son souci du détail authentique. Ayant par la suite été accepté dans le comité de rédaction de la revue, j'allais, au cours des quelque vingt-cinq années qui suivraient, subir le joug affectueux mais ferme de cet incroyable dictionnaire ambulant, qui savait tout, qui avait tout vu, tout lu, et presque tout compris du cinéma. De plus, pauvre de moi, je choisisais de gros bateaux style «La trame sonore d'un film», «L'évolution du film de science-fiction», «Opéra et cinéma», enfin des trucs terribles, exigeant tout à la fois de la recherche, de la connaissance, de la mémoire et un haut degré de synthèse. Toujours, inlassablement, autant par respect pour les lecteurs que dans le désir de me faire mieux travailler, il vérifiait, corrigeait, soulignait et allait même jusqu'à me retourner un article de dix pages à réécrire, annoté de mille petites corrections, dans la marge ou entre les lignes qui, bien évidemment, s'avéraient toujours d'une infernale exactitude! Bien sûr, ça faisait un peu mal à l'orgueil (et aux doigts!) mais, par contre, à cause de cela, et grâce à lui, j'ai vraiment compris

l'importance et les vertus de cette exactitude et de cet approfondissement. Je ne pourrai jamais assez souligner les répercussions bénéfiques qui en ont résulté dans la pratique de mon métier; mais en revanche, ce sont les droits les plus

sensibles à mon affection et à ma reconnaissance qui lui sont acquis de toute éternité.

Merci, Robert-Claude.

**Patrick Schupp**

association québécoise des critiques de cinéma

*Chers collègues,*

*Je crois être l'interprète des membres de l'exécutif de l'association en vous disant la tristesse ressentie par tous en apprenant la mort subite et prématurée de Robert-Claude Bérubé, votre ami et notre confrère. Il laisse le souvenir de sa connaissance encyclopédique du cinéma, de sa diligence à fournir un renseignement désiré. Il était la mémoire du cinéma, et du milieu du cinéma ici; elle, et lui nous manqueront dorénavant.*

*Bien à vous,*

*Michel Euvrard*



Le comité de rédaction le 3 décembre 1984. De gauche à droite, Janick Beaulieu, Richard Martineau, Jean-François Chicoine, Patrick Schupp, Léo Bonneville, Robert-Claude Bérubé.